

Petite bibliothèque  
d'écologie populaire

*fondée par*  
*Baptiste Lanaspeze*  
*et Marin Schaffner*

DE LA MÊME AUTRICE  
EN FRANÇAIS

*Manifeste cyborg et autres essais :  
sciences, fictions, féminismes*  
Exils, 2007

*Des singes, des cyborgs et des femmes :  
la réinvention de la nature*  
Actes Sud, 2009

*Manifeste des espèces compagnes :  
chiens, humains et autres partenaires*  
Climats, 2019

*Vivre avec le trouble*  
Les Éditions des mondes à faire, 2020

*Quand les espèces se rencontrent*  
La Découverte, 2021

*Être femelle : le tournant féministe de la primatologie*  
Wildproject, 2025

© Wildproject 2026  
pour la traduction, l'introduction et l'entretien

Article paru en 1988 dans la revue *Feminist Studies* sous le titre  
« Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and  
The Privilege of Partial Perspective ».

Suivi éditorial : Gayané Zavatto  
Correction : Laure Dupont

ISBN 978-2-38114-103-9

# Donna Haraway Savoirs situés

La question de la science  
dans le féminisme  
et le privilège  
d'une perspective partielle

*Suivi d'un entretien  
avec Jeanne Burgart Goutal*

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Marin Schaffner

Wildproject |  
Petite bibliothèque  
d'écologie populaire



## Table

<i>Vers les sciences terrestres de demain :</i> <i>introduction des éditeurs . . . . .</i>	37
<i>Savoirs situés . . . . .</i>	45
<i>L'ironie du Coyote :</i> <i>entretien avec Jeanne Burgart Goutal . . . . .</i>	103



# Vers les sciences terrestres de demain

## *Introduction des éditeurs*

En préambule de cette nouvelle traduction du texte canonique de Donna Haraway paru à la fin des années 1980, nous voulons témoigner de la façon dont il est venu à nous et dont il a croisé la trajectoire qui est la nôtre au sein de Wildproject, maison d'édition dédiée à l'écologie.

En dépit de son ancrage initial dans les sciences naturelles, l'écologie politique a élaboré, dès les années 1960, un propos critique sur la technoscience et son monde. Elle a notamment montré que la science moderne est centrale dans la construction, le maintien et le développement de la société industrielle<sup>1</sup>. Elle est tout à la fois sa cosmologie<sup>2</sup>, sa religion, son moteur et même son régime politique<sup>3</sup>. Comme l'écrivait en 1985 le journaliste écologiste Kirkpatrick Sale :

- 
1. Nous entendons par « société industrielle » une société mobilisée, dans son organisation sociale, politique et technique, par le projet de domination illimitée de la nature. On peut aussi suivre la définition d'Ivan Illich : une société où l'outil domine et aliène l'humanité.
  2. La cosmologie mécaniste de la nature morte. Voir Carolyn Merchant, *La Mort de la nature : les femmes, l'écologie et la révolution scientifique*, trad. M. Lauwers, Wildproject, 2022 [1980].
  3. La technocratie cachée derrière la démocratie représentative. Voir Theodore Roszak, *Naissance d'une contre-culture : réflexions sur la société technocratique et l'opposition de la jeunesse*, trad. J. Besse, La Lenteur, 2021 [1969].

À chaque génération, chaque siècle, la vision scientifique du monde est devenue à la fois plus englobante et envahissante, de sorte qu'aujourd'hui elle paraît quasiment hégémonique [...].

Elle dessine les formes de notre psyché et caractérise nos perceptions et nos sens.

Elle est la fondation, tant pratique qu'idéologique, de nos divers systèmes sociaux – médecine, agriculture, communication, architecture, transports, éducation, et même les arts et les loisirs.

Elle est la source et la subsistance de notre économie qui use de tous les dispositifs scientifiques et techniques à sa disposition pour modeler les ressources et les terres aux objectifs humains, pour autant que ces derniers ignoraient ou méprisaient jusqu'il y a peu les dégâts consécutifs à l'extraction, la conversion, l'utilisation ou la mise à disposition de nos précieuses ressources.

Elle est la trame de fond de tous les systèmes politiques convaincus que l'objectif de l'État est d'une part de contrôler ou de superviser les technologies qui conduisent à la croissance matérielle et à la prospérité, et d'autre part d'accumuler les armes qui permettent de protéger ces richesses.

Elle est devenue, en bref, notre Dieu<sup>4</sup>.

---

4. Kirkpatrick Sale, *L'Art d'habiter la Terre : la vision biorégionale*, trad. M. Rollot et A. Weil, Wildproject, 2020 [1985]. Rappelons que le philosophe, économiste et militaire français Saint-Simon (1760-1825), fondateur de l'influente doctrine socio-économique industrialiste du saint-simonisme, a lui-même explicitement posé les bases d'une « nouvelle religion » de la science et de l'industrie (cf. *Nouveau christianisme : dialogues entre un conservateur et un novateur*, 1825).

La mise en œuvre des sociétés écologiques de demain ne pourra donc faire l'économie d'une approche critique de la science et d'une reconfiguration profonde de nos rapports au savoir. Les pensées de l'écologie, ou les « humanités écologiques<sup>5</sup> », qui récusent les dualismes hiérarchiques de la cosmologie moderne (culture > nature, esprit > matière ; homme > femme ; colon > indigène...), sont déjà engagées dans une recomposition de nos connaissances à partir de nos lieux de vie, de nos communautés habitantes et des savoirs vernaculaires et autochtones.

Mais comment définir cette façon non moderne, indissociablement écologique et décoloniale, de faire science ? Quel est le régime de connaissance des pensées de l'écologie – qui se situent, par-delà l'opposition moderne entre nature et société, à la croisée des sciences de la nature, de la philosophie et des sciences sociales ? Faut-il encore appeler cela de la science ou des sciences<sup>6</sup> ?

---

5. *Vers des humanités écologiques* est le premier titre paru dans notre collection de poche, en 2019. Dans ce manifeste d'abord publié en 2004 dans une revue australienne, l'ethnographe Deborah Bird Rose et l'historienne des sciences Libby Robin définissaient l'écologie comme une révolution de nos savoirs, un vaste programme d'alphabétisation à nos lieux de vie, une redécouverte des savoirs habitants et autochtones. Elles inscrivaient leur travail dans le prolongement du projet de « réforme écologique de la raison » de la philosophe australienne Val Plumwood (*La Crise écologique de la raison*, trad. P. Madelin, PUF/Wildproject, 2024 [2002]). Cette refonte de notre rapport au savoir se trouve aussi chez Vandana Shiva avec l'idée de « sciences terrestres » à (re)découvrir ou (ré)inventer.

6. Nous avons exploré ces questions dans une enquête sur l'écologie à l'université : *Mais qui enseigne l'écologie ?*, Wildproject, 2025.

C'est ici que la notion de « savoirs situés » semble s'imposer, pour nommer cette particularité essentielle des savoirs écologiques qui assument leur ancrage dans des lieux vivants singuliers – une particularité qu'ils partagent avec les pensées décoloniales, indissociables quant à elles des situations de domination, de violences et de crimes dont ils sont issus, et qu'elles documentent, analysent et dénoncent. Dans ces deux cas, comme dans les sciences sociales en général, il n'est pas d'énoncé détaché, absolu : la situation d'énonciation fait partie de l'énoncé.

En remettant en question la légitimité des savoirs qui se prétendent coupés de toute « situation » (sociale et terrestre), les « savoirs situés » de Donna Haraway interrogent frontalement la façon moderne de faire science. Après l'âge de la science hors-sol des sociétés industrielles, les savoirs situés ne seraient-ils pas l'un des noms des sciences terrestres de demain ? Des savoirs situés, c'est-à-dire (aux antipodes de « la science » toute-puissante de l'imaginaire moderne) : des connaissances conscientes de leurs limites, partielles, indissociables des perspectives qui les rendent possibles, des relations qui les tissent, ancrées dans un sol commun qui les fonde.

La notion de « savoirs situés » est cependant si répandue désormais qu'elle en est venue à désigner des choses hétéroclites et plus ou moins consistantes – on la mentionne de plus en plus souvent, par

exemple, lorsqu'on décline ses éléments d'identification (genre, orientation non binaire, race, classe, etc.), comme s'ils constituaient en eux-mêmes un savoir. L'usage généralisé de cette notion n'aurait-il pas conduit à sa dévaluation ? Elle a en tout cas tellement circulé dans divers mondes, qu'on en a un peu oublié l'origine. Le besoin se faisait donc sentir de revenir à la source : quand, où et pourquoi une biologiste-philosophe féministe états-unienne en était-elle venue à concevoir cette notion ?

C'est ainsi que, près de quarante ans après sa publication, nous avons à notre tour pris le temps de replonger dans ce texte majeur, presque mythique, de critique des sciences.

★

Nous avons redécouvert un texte surprenant. À la fois baroque, drôle et épineux, manifestant un art consommé de respecter les codes de la science tout en les déjouant – de les maîtriser en les dépassant. La virtuosité de ce texte a certainement contribué à son aura. Après une prose aussi enchevêtrée, tout le reste peut vite sembler facile, ringard, fade ou littéral.

Née en 1944, Donna Haraway se forme d'abord à la biologie, avant de bifurquer dans les années 1970 vers la philosophie critique des sciences. Elle fait alors face à un double problème : le fait que les sciences n'interrogent quasiment pas les situations

d'énonciation de ceux qui prétendent avoir le monopole de leur fabrique ; et le fait – concomitant – que les femmes (et toutes les autres personnes assujetties) soient suspectes d'incapacité à faire science.

Examinant l'usage des métaphores dans les sciences exactes et expérimentales, elle en vient à passer dix ans de sa vie à composer une contre-histoire féministe de la primatologie – intitulée *Primate Visions*, publiée en 1989 et récemment traduite chez Wildproject<sup>7</sup>. Donna Haraway s'intéresse, à partir de là et depuis lors, aux liens entre science-fiction et fictions scientifiques, et au rôle des hypothèses (ces « fabulations spéculatives » à la croisée des faits et des imaginations). C'est pendant l'écriture de *Primate Visions*, et depuis les enjeux qu'elle y explore, qu'elle publie en 1988 « Savoirs situés » dans la revue *Feminist Studies*.

Cette notion de « savoir situé », Donna Haraway la forge dans le feu du débat féministe sur la constitution patriarcale de la science moderne ; et elle la présente, plus globalement, comme une contribution à l'effort collectif de dépasser l'opposition moderne entre « objectivité » (que la raison masculine blanche revendique comme son apanage exclusif) et « subjectivité » (à laquelle sont renvoyées

---

7. Donna Haraway, *Primate Visions: Gender, Race, and Nature in the World of Modern Science*, Routledge, 1989. C'est plus précisément la troisième partie de ce livre, « The politics of being female », qui a récemment fait l'objet d'une traduction en français : Donna Haraway, *Être femelle : le tournant féministe de la primatologie*, trad. M. Schaffner, Wildproject, 2025 [1989].

les femmes et les autres personnes assujetties). En dénonçant la façon dont la science moderne patriarcale « marque » tous les corps assujettis et leur retire la compétence à l'universel, ce texte attaque efficacement la prétention du savant blanc à avoir le monopole de l'objectivité, et peut constituer un outil d'autodéfense efficace pour d'autres personnes que les femmes scientifiques blanches.

Souhaitant approfondir cette notion qui nous semblait clé pour la refondation écologique des sciences, nous avons donc été entraînés dans la séquence historique singulière (plutôt universitaire, féministe et états-unienne) d'où elle est née. Tel un virus, cette notion a ensuite contaminé une invraisemblable quantité d'organismes et muté de l'un à l'autre, de sorte qu'il en existe désormais de nombreuses variantes dans la nature – toute une famille. Depuis les mondes académiques, elle a percolé dans les mondes queers et dans les mondes de l'art, a été mobilisée par l'écologie scientifique et les pensées décoloniales... Quarante ans plus tard, cette notion est passée par tant de bouches et tant de mains qu'elle est, pour ainsi dire, devenue un commun des pensées critiques mondiales.

Initialement paru, on l'a dit, sous la forme d'un article, puis dans des anthologies<sup>8</sup>, « Savoirs situés »

---

8. Donna Haraway, *Simians, Cyborgs, and Women, The Reinvention of Nature*, Routledge, 1991, et *Manifeste cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminismes*, anthologie établie par L. Allard, D. Gardey et N. Magnan, Exils, 2007.

nous semblait mériter, après tout ce temps, d'être enfin publié pour lui-même, comme le classique qu'il est devenu. Chez Wildproject, nous aimons bien observer les idées à l'état naissant pour mieux les comprendre, d'où notre tendance à farfouiller dans le passé – c'est ainsi que le premier ouvrage que nous avions publié en 2009 pour lancer la maison était *Printemps silencieux* de Rachel Carson, un livre de 1962 qui donne à voir à l'état naissant la mutation de l'écologie scientifique en écologie politique.

Nous cherchons dans l'histoire, non pas le culte du passé, mais les bonnes semences, celles avec lesquelles nous pourrions être à même de réparer le monde. L'idée de « savoirs situés » nous semble être de celles-là. Mais avant de la semer à tout vent ou de la cultiver, il importe de bien observer la graine elle-même, directement dans son fruit.

Baptiste Lanaspeze  
et Marin Schaffner

# Savoirs situés

*Note de l'autrice* : Cet essai est à l'origine un commentaire de l'ouvrage *The Science Question in Feminism [La Question de la science dans le féminisme]* de Sandra Harding (Cornell University Press, 1986), que j'ai présenté lors des réunions de la division ouest de l'American Philosophical Association, en mars 1987 à San Francisco. Durant la rédaction de ce texte, j'ai bénéficié du généreux soutien du Fonds Alpha de l'Institute for Advanced Study de Princeton (New York). Un remerciement particulier à Joan Scott, Judith Butler, Lila Abu-Lughod et Dorinne Kondo.

Les enquêtes féministes universitaires et militantes se sont frottées, à maintes reprises, à la question de ce que *nous* pourrions bien vouloir dire avec ce terme étrange et inévitable d'« objectivité ». Nous avons fait couler beaucoup d'encre toxique et transformé beaucoup d'arbres en papier afin de dénoncer ce qu'ils voulaient dire avec ce terme, et combien cela *nous* blessait. Le « ils » ici imaginé s'apparente à une sorte de conspiration invisible de scientifiques et de philosophes masculinistes, regorgeant de bourses et de laboratoires. Et le « nous » représente l'incarnation de tou·tes les autres<sup>9</sup>, celles et ceux qui ne sont pas autorisé·es à *ne pas* avoir de corps et qui sont condamné·es à un point de vue limité – un biais inéluctablement polluant et disqualifiant dans le cadre de tout débat conséquent se tenant en dehors de nos propres petits cercles (où le lectorat d'un journal « de masse » se compose au mieux de quelques milliers de lect·rices, dont la plupart détestent les sciences). À tout le moins, je confesse que de tels fantasmes paranoïaques et de tels ressentiments universitaires se cachent derrière certaines réflexions alambiquées publiées sous mon nom dans la littérature féministe, au sujet de l'histoire et de la philosophie des sciences. Nous, les féministes participant aux débats sur les sciences

---

9. NdT : Dans le respect de la tradition féministe défendue par Donna Haraway, et l'anglais ne distinguant pas les genres autant que le français, j'ai pris le parti de traduire les noms génériques au féminin avec un point médian.

et les technologies, sommes comme des « groupes de pression » (si chers à Ronald Reagan) au sein du domaine très fermé de l'épistémologie –domaine où, traditionnellement, ce qui peut être considéré comme un savoir est contrôlé par des philosophes qui codifient la loi canonique de la connaissance. Bien entendu, un « groupe de pression » qualifie, par définition *reaganoïde*, tout sujet historique collectif qui ose résister à l'atomisme austère de la citoyenneté postmoderne, conditionnée par les médias et les supermarchés, sur fond de guerre des étoiles<sup>10</sup>. Max Headroom n'a pas de corps ; il est donc le seul à tout *voir* au sein du grand empire de communication qu'est le Réseau global<sup>11</sup>. Pas étonnant que Max ait un sens de l'humour si naïf et une sorte de sexualité joyeusement régressive,

---

10. NdT : Donna Haraway fait ici référence au film *Star Wars* de George Lucas (dont les trois premiers épisodes ont été réalisés entre 1977 et 1983) ; mais aussi à l'Initiative de défense stratégique, lancée en 1983 par Ronald Reagan, en pleine guerre froide : un projet de défense anti-missile destiné à protéger les États-Unis d'une frappe nucléaire – et appelé « guerre des étoiles » par les médias (source : Wikipédia).

11. NdT : *Max Headroom* est une série télévisée états-unienne de la fin des années 1980. L'action de cette science-fiction satirique se déroule dans un futur où l'on distribue gratuitement des postes de télévision qu'il est illégal d'éteindre. À la suite d'un accident, Edison Carter (journaliste vedette de Canal 23) découvre son double virtuel Max Headroom. Tous deux vont se lancer dans la dénonciation d'un système audiovisuel tyrannique. Max Headroom tire son nom du panneau de signalisation « Maximum Headroom 2.3 m » (« Hauteur maximum 2,30 m ») que le journaliste Edison Carter percute à moto dans le premier épisode (source : Wikipédia).

voire préœdipienne : une sexualité que nous avons longtemps imaginée de façon ambivalente – avec une inexactitude et une incorrection dangereuses – comme étant réservée aux détenu·es à perpétuité des corps « femelles<sup>12</sup> » et des corps colonisés, et peut-être aussi aux hackers blancs – mâles confinés dans leur solitude électronique.

Il me semble que les féministes tout à la fois se sont servi·es des deux pôles d'une dichotomie séduisante quant à l'objectivité et y ont été piégé·es. Évidemment, je parle ici avant tout pour moi, et je spéculle l'existence d'un discours collectif sur le sujet. De récentes études sociales sur les sciences et les technologies ont avancé des arguments très forts sur le caractère socialement construit de *toute* forme de prétention au savoir, tout spécialement dans les sciences<sup>13</sup>. Selon ces approches séduisantes, aucune

---

12. NdT : Contrairement au français, le terme anglais *female* peut à la fois signifier « femme » et « femelle » – même s'il reste différent de *woman*. Je choisis ici de traduire ce terme sous sa deuxième acception, comme je l'ai précédemment fait dans *Être femelle : le tournant féministe de la primatologie* (Wildproject, 2025) – une traduction issue de l'ouvrage *Primate Visions* (1989) que Donna Haraway était en train d'achever, après dix années d'écriture, au moment où elle a rédigé le présent texte. L'emploi du terme « femelle » se justifiera également plus loin dans ce texte – afin d'insister sur l'élargissement de la question féministe aux enjeux de la biologie, et sur leurs enchevêtements multiples (ce qui est un des coeurs battants de la critique de la primatologie développée à la même époque par Donna Haraway).

13. Voir notamment Karin D. Knorr-Cetina et Michael Mulkay (dir.), *Science Observed: Perspectives on the Social Study of Science* (Sage, 1983) ; Wiebe E. Bijker, Thomas P. Hughes et Trevor Pinch (dir.), *The Social Construction of Technological Systems* (MIT

perspective depuis l'intérieur ne saurait être privilégiée, car toutes les délimitations entre intérieur et extérieur dans le domaine de la connaissance y sont théorisées comme des manœuvres de pouvoir, et non pas comme des avancées vers la vérité. Ainsi, en suivant cette perspective du « constructivisme social fort », pourquoi devrions-nous être intimidé·es par les descriptions des scientifiques sur leurs activités et leurs accomplissements ? Elles, eux et leurs commanditaires ont tout intérêt à nous envoyer de la poudre aux yeux. Les scientifiques présentent de belles paraboles sur l'objectivité et sur la méthode scientifique aux étudiant·es de premier cycle, mais il serait impossible de comprendre

---

Press, 1987) ; et tout particulièrement : Bruno Latour, *Les Microbes : guerre et paix* (Métailié, 1984) et *Pasteur : bataille contre les microbes* (Nathan, 1985). S'inspirant du *Vendredi* de Michel Tournier (Gallimard, 1967), l'ouvrage *Les Microbes* de Latour – un essai polémique aphoristique, à la fois brillant et exaspérant, contre toute forme de réductionnisme – fait valoir un point essentiel pour les féministes : « Méfiez-vous de la pureté ; c'est le vitriol de l'âme » (p. 171). Latour n'est pas un théoricien féministe notable, mais on peut le rattacher au féminisme du fait de sa vision du laboratoire comme un espace pervers. Le laboratoire, cette grande machine qui permet de commettre des erreurs significatives plus rapidement que quiconque, et de gagner ce faisant un pouvoir suffisant pour changer le monde. Pour Latour, le laboratoire est l'industrie ferroviaire de l'épistémologie : les faits ne peuvent circuler que sur les rails posés à partir du laboratoire lui-même. Celles et ceux qui contrôlent le chemin de fer contrôlent tout le territoire environnant. Comment avons-nous pu oublier cela ? Sauf qu'aujourd'hui, ce ne sont pas tant les chemins de fer en faillite dont nous avons besoin, mais bien le réseau satellite. Car de nos jours, les faits circulent à la vitesse de la lumière.

un·e praticien·ne du fleuron scientifique en train d’agir *scrupuleusement* selon les recommandations des manuels scolaires. Le constructivisme social montre clairement que les idéologies officielles sur l’objectivité et la méthode scientifique sont de bien mauvais guides pour comprendre comment les savoirs scientifiques sont réellement *fabriqués*. Comme chez chacun·e de nous, il y a un vrai écart entre ce que les scientifiques croient ou disent faire et ce qu’ils et elles font réellement.

Les seules personnes qui finissent par vraiment *croire et agir* (la déesse nous en garde) selon les doctrines de l’objectivité scientifique désincarnée –révérées dans les manuels scolaires et la littérature qui promeut la technoscience– sont des non-scientifiques, parmi lesquel·les une poignée de philosophes agissant comme des fidèles. Bien entendu, ma description de ce dernier groupe est probablement le reflet d’un chauvinisme disciplinaire résiduel, déconstruit à force de m’identifier aux historien·nes des sciences, mais hérité du fait d’avoir passé trop de temps devant un microscope durant ma vie de jeune adulte – un moment de poésie disciplinaire préœdipienne et moderniste, où les cellules semblaient bien être des cellules, et les organismes des organismes. N’en déplaise à Gertrude Stein<sup>14</sup>.

---

14. NdT : Gertrude Stein (1874-1946) est une poétesse, écrivaine, dramaturge et féministe états-unienne, qui passa la majeure partie de sa vie en France et participa à l’essor de l’art moderne. Par sa collection personnelle et par ses livres, elle contribua à la diffusion du cubisme et plus particulièrement des œuvres de Picasso, Matisse

Mais vint ensuite la loi du père et sa proposition de résolution du problème de l'objectivité : un problème résolu par des référents toujours déjà absents, des signifiés en sursis, des sujets scindés, et un théâtre sans fin de signifiants. Qui, dans un tel contexte, ne grandirait pas tordu·e ? Le genre, la race, le monde lui-même : tout semblait dériver de la mise en scène de signifiants lancés à la vitesse de la lumière au sein d'un champ de force cosmique.

Le constructivisme social maintient que la méthode scientifique en tant que doctrine, et tout le verbiage philosophique à propos de l'épistéologie qui l'accompagne, ont été concocté·es pour détourner notre attention d'une connaissance *effective* du monde par la pratique des sciences. De ce point de vue, la science – seul jeu digne d'intérêt – est une rhétorique, une série d'efforts pour persuader les act·rices socia·les adéquat·es qu'un savoir manufacturé peut conduire à une forme désirée de pouvoir tout à fait objectif. De telles techniques de persuasion doivent prendre en compte la structure propre aux faits et aux artefacts, ainsi que les act·rices doué·es de langage au sein du grand jeu de la connaissance. Ici, les artefacts et les faits sont partie prenante de l'art puissant de la rhétorique<sup>15</sup>.

---

et Cézanne. Le premier poème de *Tendres boutons* (1914), l'un de ses recueils de poésie les plus célèbres, s'intitule « Une carafe, c'est un verre aveugle ». Donna Haraway fait ici un clin d'œil à cette approche « cubiste » du réel (source : Wikipédia).

15. NdT : En science, on distingue généralement les faits (*facts*) des artefacts (*artifacts*) – les seconds désignant des résultats faux, découlant

La pratique est une forme de persuasion, et c'est sur elle qu'est mis l'accent. Tout savoir est un nœud solide au sein d'un champ de lutte et de compétition pour le pouvoir. L'approche du « constructivisme fort » en sociologie du savoir rejoue ici les outils séduisants et blessants de la sémiologie<sup>16</sup> et de la déconstruction, en vue d'insister sur la nature rhétorique de toute vérité, y compris la vérité scientifique. L'Histoire est une histoire que les férus de culture occidentale se racontent entre eux ; la science est un texte contestable et un champ de pouvoir ; le contenu est la forme<sup>17</sup>. Point.

Tant pis pour celles et ceux d'entre nous qui aimeraient pouvoir encore accorder à la *réalité* plus de crédit que celui qu'on donne aux chrétien·nes conservat·rices lorsqu'ils et elles évoquent le retour du Christ sur Terre et le ravisement des croyant·es vers le Paradis avant la destruction finale du monde. Qu'importe l'espace que nous

---

d'effets indésirables créés par les conditions d'expérimentation.

16. NdT : La sémiologie (du grec *sēmeîon*, « signe » ; et *lógos*, « parole, discours, étude ») est la discipline scientifique qui étudie les signes. Le terme a d'abord été inventé pour la médecine par Hippocrate (au 5<sup>e</sup> siècle avant notre ère), mais il concerne aujourd'hui plus largement « la vie des signes au sein de la vie sociale » (comme l'a formulé le linguiste Ferdinand de Saussure au début du 20<sup>e</sup> siècle).

17. Pour une clarification élégante et très utile d'une version non satirique de cet argument, voir le livre d'Hayden White, *The Content of the Form: Narrative Discourse and Historical Representation* (Johns-Hopkins University Press, 1987). J'en veux toujours plus ; et un désir insatisfait peut être une source puissante pour changer les histoires.

offrons généreusement à toutes les médiations spécifiques (diverses et historicisées) à travers lesquelles nous et tou·tes les autres pouvons connaître le monde, nous aimerais croire que nos appels à rejoindre le monde réel sont plus qu'une fuite désespérée face au cynisme, et plus qu'un acte de foi analogue à ceux de n'importe quel autre culte. Mais plus j'avance dans ma description du programme du constructivisme social radical (et donc dans une version particulière du postmodernisme), en l'associant aux outils acerbes du discours critique en sciences humaines, plus je deviens nerveuse. Comme toutes les névroses, la mienne trouve son origine dans le problème de la métaphore, c'est-à-dire le problème de la relation entre corps et langage. L'imagerie de champs de force et de manœuvres au sein d'un monde entièrement textualisé et codé – qui est la métaphore opérante dans de nombreux arguments sur la réalité socialement négociée du sujet post-moderne – s'apparente à l'imagerie de champs militaires *high-tech*, de champs de bataille universitaires automatisés, où des flashes lumineux qu'on qualifie de « joueurs » se désintègrent les un·es les autres (quelle métaphore !) afin de rester dans le jeu du savoir et du pouvoir. La technoscience et la science-fiction s'effondrent ici dans le soleil de leur rayonnante (ir)réalité : la guerre<sup>18</sup>.

---

18. Dans sa thèse « Through the Lumen: Frankenstein and the Optics of Re-Origination » (université de Californie à Santa Cruz, 1988),